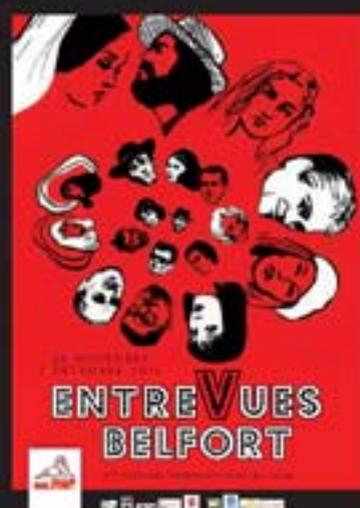


Vu de Pro-Fil



Dossier : Festivals, festivals...



N°16
Été 2013

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Alain Le Goanvic
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet
Réalisation : crea.lia@orange.fr

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon	Nicole Vercueil
Maguy Chailley	Waltraud Verlaguet
Arielle Doman	Arlette Welty-Doman
Alain Le Goanvic	Françoise Wilkowski-Dehove
Jacques Vercueil	Jean Wilkowski
	Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jean Lods Daniel Truong

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 6 Juin 2013

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit
Daniel Saltet - 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Haute Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1
Etienne Chapal - 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

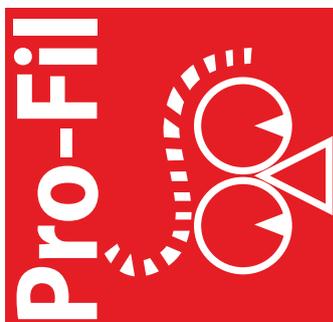
Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profil.montpellier@yahoo.fr

Ile de France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux - 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence
Waltraud Verlaguet - 04 94 68 49 35
waltraud.verlaguet@gmail.com

Couverture :
Échantillon d'affiches de festivals de cinéma



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

sur la vie des groupes locaux. C'est en effet le lieu où s'expriment le dynamisme et la créativité, la convivialité et l'amour (immodéré) du cinéma, et aussi où se côtoient des personnes d'horizons variés, de cultures différentes. Le site *pro-fil-online* entend traduire le mieux possible cette vitalité ; une refonte est en cours, devant permettre une meilleure facilité d'accès et d'utilisation de l'espace réservé aux groupes. Je ne saurais trop vous conseiller d'aller de temps en temps y jeter un coup d'œil, cela vous permettra de voir l'évolution de notre site, mis à jour et amélioré de façon régulière par Waltraud Verlaguet.

A l'heure où j'écris ces lignes, le festival de Cannes approche, créant une certaine effervescence chez les accrédités profiliens. Le dossier du présent numéro est consacré au phénomène des festivals de cinéma, en rappelant qu'étymologiquement, le mot latin *festivus* associe l'Art à la Fête. C'est bien comme ça que l'entendent nos festivaliers.

Alain Le Goanvic



Ce petit dessin que l'on voit maintenant partout est un **QR code**, sorte de code barre, lisible à partir d'un téléphone portable.

Un programme doit-être téléchargé puis installé sur le mobile, ensuite il suffit de prendre une photo du code pour voir son contenu. Celui-ci vous emmènera directement sur le site internet de Pro-Fil.

Sommaire

- 2 Edito
- PLANETE CINEMA**
- 3 La méthode Gheerbrant
- 4 Prix du Jury œcuménique 2013
La famille décomposée du *Passé* d'Asghar Farhadi
- 5 Regards sur Cannes 2013
- Champ-Contrechamp : Camille Claudel 1915**
- 6 Champ : Bruno Dumont sculpteur d'ineffable
- 7 Contrechamp : Entre ennui et gêne
- 8 *Jours de pêche en Patagonie*
- DOSSIER : FESTIVALS, FESTIVALS...**
- 9 Cannes : l'événement
- 11 Errances et racines
- 12 Small is beautiful
Small Montauroux is beautiful
- 13 Former les jeunes cinéphiles, une mission pour les festivals ?
- 14 35^{ème} festival du réel
- 15 **Le coin théo : L'art de la fête**
- DECOUVRIR**
- 16 Voir et entendre le silence
- 17 Le western et l'évolution d'un mythe
- PRO-FIL INFOS**
- 18 Quoi de neuf à Pro-Fil Ile de France ?
- 19 Infos diverses
- A LA FICHE**
- 20 *Chacun son cinéma*

La méthode Gheerbrant

Pro-Fil s'intéresse au monde contemporain dans lequel nous vivons pour essayer de le comprendre et d'aller à la rencontre de nos frères humains. C'est la raison pour laquelle l'approche cinématographique documentaire est si passionnante. Pour introduire à la richesse et à la diversité de ce cinéma documentaire (voir p.14 le Compte rendu du 35^{ème} Cinéma du réel) nous souhaitons braquer à nouveau le projecteur sur Denis Gheerbrant, invité à Sète de notre Séminaire annuel 2008 et auquel nous avons consacré à l'automne 2008 dans *La Lettre de Pro-Fil* Nr 52 un 'gros plan'*.



Denis Gheerbrant

Il s'agit ici du reflet d'une Leçon de cinéma donnée en 2010 lors des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) et animée par Jean-Pierre Masse, cinéaste et professeur au Département des communications de la cinémathèque québécoise. Pour Denis Gheerbrant, le documentaire est « affaire d'altérité » et le documentariste est quelqu'un qui travaille le lien avec un autre dont il se sent le compagnon : « La rencontre est partie intégrante du tournage ». Un tel cinéaste recherche ce qu'un homme a à dire aux autres hommes à travers lui. Ce qui à ses yeux justifie le dispositif de filmage qu'il pratique, seul à la manœuvre pour l'image et le son, dans un corps à corps avec le sujet filmé, son *alter ego* :

« La vérité du cinéma documentaire, c'est la vérité de ce qui se produit entre la personne que vous filmez et... votre désir de cinéma ».

Ce désir de cinéma l'a envahi très tôt après la découverte de *Chronique d'un été* co-réalisé par Edgar Morin et Jean Rouch, représentant majeur du cinéma-vérité des années 60, qui devait, avec le grand documentariste Johan Van der Keuken (auquel il adresse après sa mort une lettre-hommage cinématographique) inspirer sa méthode.

Accoucheur de parole

Ce qui passionne Denis Gheerbrant et suscite chez lui émerveillement et fascination, c'est d'assister à l'émergence d'une parole de vérité qui veut se dire, et ne peut se construire que dans la réalité de la rencontre de deux désirs et de deux imaginaires en tension : c'est le processus du filmage ainsi conçu

qui permet au sujet filmé de penser et d'élaborer un savoir transmissible et partageable avec tous les spectateurs.

Dans ce type de cinéma, il ne s'agit à aucun moment de faire oublier la caméra ni le magnétophone, qui sont le prolongement du cinéaste et confèrent toute sa dignité et toute sa beauté au face à face qui produit une vérité individuelle et universelle qui n'aurait jamais vu le jour sans ce dispositif ; et on a pu évoquer le concept de caméra-divan à propos de cette démarche d'accoucheur de la parole que choisit de conduire le réalisateur.

Pour Denis Gheerbrant, un cinéma documentaire ambitieux devrait éviter une double dérive : utiliser ce mode d'expression potentiellement de grande diffusion pour des témoignages exclusivement militants et « la grand-messe de nos indignations » ; ou, dans un soi-disant souci de captation objective du réel, se borner à n'être qu'un instrument d'enregistrement d'une scénographie attendue, derrière lequel aucun humain ne frémirait.

Entre réel et imaginaire

Il plaide au contraire pour un cinéma documentaire ancré, tout comme le cinéma de fiction, à la fois dans le réel et dans l'imaginaire, sans sacrifier l'un à l'autre, un cinéma qui, en ce qui le concerne, veut continuer, comme il le dit dans sa très belle formule, à explorer « comment les gens se débrouillent avec la vie », et dont tous les films**, politiques sinon militants - comme ont pu l'être en leur temps les chansons de Brassens - nous entraînent irrésistiblement à la rencontre de notre prochain.

Jean Michel Zucker

** En DVD aux Editions Montparnasse : Denis Gheerbrant *l'arpenteur* (*Amour rue de Lappe, Question d'identité, Lettre à Johan Van der Keuken, Et la vie, Le voyage à la mer*) ; *La république Marseille* (*La totalité du monde, Les quais, L'harmonie, Les femmes de la cité Saint-Louis, Le centre des Rosiers, Marseille dans ses replis, La république*).

Aux Films du paradoxe : *La vie est immense et pleine de dangers* ; *Grands comme le monde* ; *Après, un voyage dans le Rwanda*.

* Disponible sur : www.pro-fil-online.fr/Publications



*Emergence
d'une parole
de vérité qui
veut se dire*

Festival de Cannes

Prix du jury œcuménique 2013 :

Le Passé de Asghar Farhadi : Comment assumer sa responsabilité pour les erreurs du passé ? Sous forme de thriller, le réalisateur montre la vie d'une famille recomposée, où les secrets de chacun et la complexité des relations se dénouent peu à peu. Un film dense, profond et attachant qui illustre bien ce verset : - La vérité vous rendra libres - (Jean 8:32).

Deux Mentions spéciales aux films :

Soshite chichi ni naru (Tel père, tel fils) de Hirokazu Kore-eda : À partir de quel moment un père devient-il réellement un père ? Deux couples issus de milieux sociaux

différents découvrent que leurs fils ont été échangés à la maternité. Le film pose de façon simple et subtile un dilemme humain :

les liens du sang sont-ils plus importants que l'amour qui les a unis pendant sept ans ?

Miele de Valeria Golino : Le film offre un regard complexe et sans préjugés sur le thème actuel de l'euthanasie. Avec pudeur et maîtrise, la réalisatrice partage avec le spectateur les doutes et le malaise d'une jeune femme qui aide les malades en phase terminale à mourir : à chacun la liberté et la responsabilité de prendre position.

La famille décomposée du Passé d'Asghar Farhadi

Après *Une séparation*, Ours d'or et Prix œcuménique à la Berlinale 2011, Asghar Farhadi obtient aussi le Prix œcuménique de Cannes 2013 avec *Le passé* : retenons-en ici le trouble de Lucie, adolescente, devant les bouleversements de sa vie de famille.

Marie-Anne (Bérénice Bejo, Prix d'interprétation) a fait venir d'Iran à Paris Ahmad (Ali Mosaffa) pour officialiser leur divorce après quatre ans de séparation. Déjà mère de Lucie et Léa, 16 et 7-8 ans, nées d'un mariage antérieur mais qu'Ahmad a élevées comme un père, elle souhaite épouser Samir (Tahar Rahim) dont elle attend un enfant. Du coup, elle se heurte de front à sa fille et dévoile son désarroi par l'instabilité de son humeur. Samir se partage entre sa femme, en coma à l'hôpital après une tentative de suicide, à qui il prodigue de tendres attentions, et Marie-Anne qu'il croit avoir encore quelques sentiments pour Ahmad. C'est sur la cause du suicide que se nouera une enquête à rebondissements.

Le cinéaste développe avec réalisme ses personnages hésitants ; leurs caractères se dévoilent au fil de l'intrigue, leurs trajectoires cahotent entre un autrefois qui leur échappe et une vie nouvelle encore incertaine.

Que sont nos enfants devenues ?

Lucie, au cœur de ce drame, n'hésite pas à s'immiscer clandestinement dans la vie de sa mère, piratant son courriel pour la forcer à rompre avec l'homme qu'elle a choisi pour refaire sa vie. Outre

Farhadi, d'autres réalisateurs se sont penchés, cette année, sur la difficile transition de l'adolescence.

La lycéenne de *Jeune et Jolie* (François Ozon), 17 ans, milieu bourgeois, parents attentifs, se laisse cependant griser par le franchissement des interdits et devient en quelque sorte 'addictée' à la prostitution. Lorsque sa double vie est découverte, la grande naïveté de ses propos face au psychologue révèle la permanence de son âme enfantine dans ce corps de femme.

Cadre aisé aussi, à Hollywood, pour le scénario de *Bling Ring* (Sofia Coppola) tiré d'un fait divers : quelques lycéennes (et un garçon), dynamisées par leur appartenance au groupe, s'identifient à leurs stars préférées au point de visiter leurs maisons en leur absence et d'adopter leurs bijoux et vêtements. Le jeu dégénère en véritables cambriolages avec revende du butin. Sur un ton plus léger qu'Ozon, S. Coppola décrit les mécanismes qui conduisent ces jeunes, déjà mal engagées dans leur scolarité, à vivre leurs rêves dans la transgression.

Portraits de gamines se découvrant de nouveaux pouvoirs, une nouvelle indépendance et s'essayant à les exploiter. Par contre, *Stop the pounding heart* (Roberto Minervini), documentaire sur une jeune fille de 16 ans au Texas, s'attarde sur une éducation de sévère rigueur morale. Sa soumission féminine, elle la retransmet fidèlement aux petites sœurs. La seule coquetterie qu'on lui devine ? Son appareil dentaire est sans doute la raison principale de son refus de sourire.

L'absence de discernement de la part des jeunes filles semble due, dans les trois premiers films, à une immaturité qui ne sait pas gérer sa liberté, mais résulte dans le dernier d'un endoctrinement qui a anéanti toute réflexion personnelle.

Nicole Vercueil



Ali Mosaffa dans *Le Passé* d'Asghar Farhadi

Regards sur Cannes 2013

Des films venus d'ailleurs

Au festival de Cannes 2013, on a souligné la sur-représentation des films français et nord-américains dans la Compétition officielle. Quels univers nous montrent alors les quelques œuvres venant d'autres continents ? J'en donnerai deux exemples : l'un mexicain, l'autre tchadien.

Héli (Amat Escalante, Prix de la mise en scène) nous montre la dégringolade d'une famille dans le malheur. Héli, le frère aîné, est honnête et travailleur. Ouvrier dans une usine automobile, il se trouve embarqué malgré lui dans une affaire de trafic de drogue. C'est un jeune policier, dont la jeune sœur d'Héli est amoureuse, qui provoque cet enchaînement d'événements avec escalade de violence. Une scène de torture, dont on ne nous épargne rien, se déroule dans une maison et quelques enfants et adolescents y assistent. On y aperçoit aussi, sur un écran de TV, un jeu vidéo dont les personnages font les mêmes gestes que les tortionnaires. On comprend que pour ces jeunes la torture sous leurs yeux n'a sans doute pas plus de réalité que celle du jeu vidéo... Film désespéré qui n'offre guère de perspective de réhabilitation. Des plans larges qui nous laissent dans une certaine distance, aucune esthétisation...

Grigris (Mahamat-Saleh Haroun) offre d'autres perspectives. Souleymane, alias Grigris, a la passion de la danse malgré sa jambe atrophiée. Tous les soirs il se produit dans un bar de la ville avec un certain succès. Le jour, il aide son beau-père photographe, et là il fait la connaissance de Mimi, jeune prostituée ravissante dont il tombe amoureux. Cette dernière n'est pas insensible à sa gentillesse qui contraste avec ses clients habituels. Pour aider le beau-père tombé malade, Grigris se laisse entraîner dans une arnaque et doit ensuite fuir ses victimes. Avec Mimi il se réfugie dans un village où d'autres femmes sont venues chercher aussi la paix, et leur assemblée courageuse le sauvera de ses poursuivants. Le récit n'est donc pas désespéré : il témoigne de l'efficacité de la solidarité entre réprochés, même si la fin semble idéale comme dans un conte. Mais le plus admirable dans ce film est la première partie qui nous montre Grigris sublimant son infirmité dans ses danses de contorsion. Des gros plans de son visage nous aident à le voir autrement que comme un corps souffrant. La réussite du film est là, ainsi que dans les images de la ville de nuit, où apparaissent des nuances variées de noir et des fulgurances de lumière tout à fait étonnantes.

Dans l'entrebâillement de la porte

Il est intéressant de voir deux autres films du festival montrer une même situation dans deux contextes fort différents : enfants regardant subrepticement des adultes (les parents, la sœur aînée...) par une

porte entrouverte. Ce qu'ils en aperçoivent, ce qu'ils entendent, ne leur est pas destiné, mais ce qu'ils en comprennent les instruit probablement sur les adultes et sur leur propre futur.

Dans *Le Passé* (A. Farhadi), Fouad qui vit maintenant avec son père chez Anne-Marie assiste avec inquiétude aux échanges souvent conflictuels entre son père et elle, entre elle et son ex-mari. Son inquiétude concerne ce qu'il va devenir, où va-t-il vivre et avec qui ? Mais on devine que cette inquiétude porte aussi sur : est-ce ainsi que l'on s'aime lorsqu'on est grand ?

Dans *Jeune et jolie* (F. Ozon) c'est Victor qui profite de la sieste pour parcourir la maison et regarder, par les portes entrouvertes, ce que font ses parents, leurs amis, sa sœur... Là aussi ce qu'il envisage pour le futur découle de scènes qui ne lui sont pas destinées et dont le message sur les relations amoureuses et le sexe aurait sûrement bien besoin d'être mis en mots et expliqué. Ainsi se forge chez ces jeunes, à partir d'images plus ou moins volées, une représentation de la vie de couple peu engageante ni rassurante.

Maguy Chaliley



Souleymane Dème dans *Grigris* de Mahamat Saleh Haroun

Bruno Dumont sculpteur d'ineffable



Bruno Dumont

Le dernier film de Bruno Dumont confirme qu'il est le digne héritier et représentant d'une tendance spiritualiste du cinéma, dans laquelle on peut classer des cinéastes de pays et d'époques différentes : Carl Dreyer, Robert Bresson, Kim Ki-Duk, Andreï Tarkovsky, Andreï

des bruits du monde quotidien.

Toutefois, avec l'évocation d'un moment de la vie de Camille Claudel, sculptrice de génie faisant ombre à Rodin et qui, rejetée par lui, en a perdu la raison, Dumont change un peu de style, sans abandonner l'austérité (qui déconcerte bien des spectateurs). D'une part, il reprend l'histoire qui a déjà fait l'objet d'un film (Bruno Nuytten, 1988) en abordant frontalement l'enfermement dans un asile (sur décision de la famille) et ses conséquences ; mais en plus, il choisit une grande actrice du cinéma, Juliette Binoche. Celle-ci, remarquablement conduite, réalise son plus beau rôle. Sa présence charnelle de femme reniée et abandonnée qui regarde le monde auquel on la destine irrémédiablement, nous émeut, sans pathos. La caméra, discrètement présente et en éveil, filme un espace clos, des personnages qui se déplacent avec lourdeur (les malades, le directeur) ou légèreté (les soignantes), l'ouverture aveuglante sur les paysages âpres et sans concession de ce Midi loin des cartes postales. Oui, nous sommes bien

Une tendance spiritualiste du cinéma

Zviaguintsev... Ce n'est pas le sentiment religieux auquel il est fait appel chez ces réalisateurs, en fait des explorateurs de l'âme humaine, qui scrutent les personnages non dans leur psychologie et leurs caractères, mais dans ce qu'ils ont d'indicible, d'ineffable. Ils filment - ou tentent de filmer - l'invisible, sans quitter le monde concret.

Bruno Dumont nous avait habitué à sa vision d'un monde peuplé de personnages bruts dans leur comportement, leurs mouvements du corps, et qui nous apparaissent comme des énigmes. On se souvient de *Hadewijch*, de *Hors Satan*. Pas ou peu de dialogues : alors les rares paroles prennent un relief particulier. Les prises de vue relèvent d'une caméra fixe, pratiquant des cadrages rigoureux. Les images sont exemptes de musique, les seuls sons relèvent

dans « le concret qui monte vers la spiritualité » comme le définit le réalisateur.

Les regards de Camille

De celui qu'elle porte au début du film (mais filmée de dos, son regard va vers les autres) jusqu'à ce dernier regard, quasi contemplatif - vers nous - alors que s'éloigne son frère bien-aimé, massif et opaque, embarrassé dans son langage littéraire et sa bonne conscience bourgeoise, nous avons vécu pendant 1h35 une tranche de vie, un parcours d'éternité.

Alain Le Goanvic

Camille Claudel 1915

de Bruno Dumont
France 2013

Avec :

Juliette Binoche,
Jean-Luc Vincent,
Robert Leroy

Voir la fiche du film sur
www.pro-fil-online.fr/



Juliette Binoche dans *Camille Claudel 1915*

Entre ennui et gêne

Après le flamboyant film de Bruno Nuytten avec Isabelle Adjani dans le rôle titre, Bruno Dumont reprend la vie de Camille Claudel, ex-élève et ex-maîtresse de Rodin, accessoirement égérie féministe et rebelle, enfermée par sa famille à l'asile de Montdevergues. Le film, sur trois jours, se décompose en trois parties d'inégale longueur : c'est d'abord l'attente de Camille avant la visite de son frère ; puis la caméra se porte sur Paul Claudel ; et enfin arrive, brève et intense, la confrontation du frère et de la sœur avec la conclusion par ailleurs connue puisque Camille Claudel mourra en 1943 dans cet hospice.

Dans la *première partie*, de loin la plus longue, il ne se passe rien. On voit Camille-Juliette Binoche s'ennuyer dans l'hôpital psychiatrique, se poser des questions, vivre sa paranoïa, craindre d'être empoisonnée et aider les malades de temps à autre, ce qui la rend sympathique. Cet ennui est hélas contagieux... et nous nous ennuyons.

Bruno Dumont déteste les stars. Qu'a-t-il dû penser quand Juliette Binoche lui a demandé de travailler avec lui ? Peut-être : - *Qu'est ce que je pourrais bien faire avec elle ?* - et il lui a trouvé le rôle de Camille Claudel. Il s'en suit une gêne constante entre le personnage de l'héroïne et son environnement, entre une star professionnelle et les autres acteurs non professionnels. Dumont est à l'aise quand il filme les vrais fous et les vraies infirmières déguisées en de délicieuses religieuses. Mais quelle véracité peut on accorder à cette description d'un asile aux méthodes ultra-libérales alors que l'action a lieu en 1915 ? Le réalisateur est bien dans son rôle de documentariste, alors que l'on sent le faux quand il s'agit de Camille Claudel. Cet aspect voyeuriste est très dérangent et nuit gravement à l'adhésion du spectateur à la crédibilité de l'action.

Heureusement, il y a de splendides paysages de Provence, fouettée par le mistral et baignée de lumière, un champ de lavandes et un magnifique mûrier platane, cela fait diversion dans le glauque de l'action !

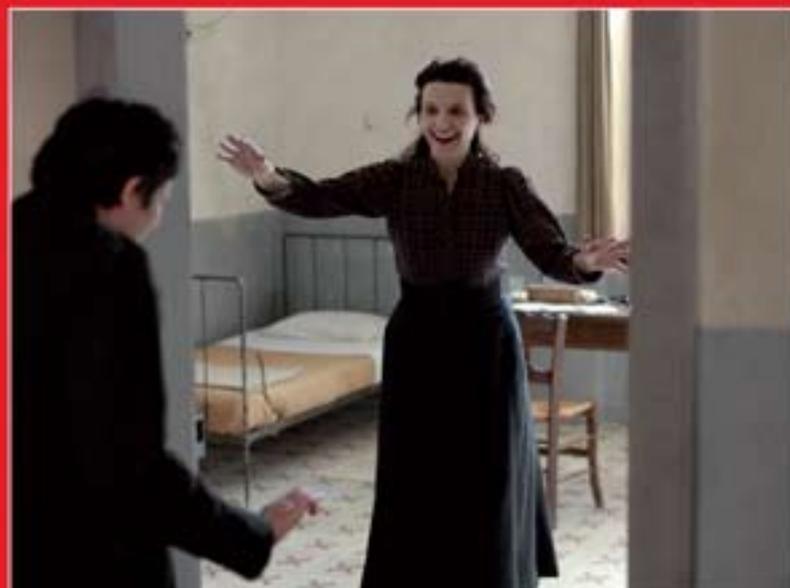
Venons-en à la *deuxième partie* avec sur l'écran un vrai fou : Paul Claudel ! Il passe un temps invraisemblable à nous expliquer comment il a trouvé la foi un soir de Noël à Notre-Dame, et sa dévotion en la hiérarchie de l'Eglise. On le voit écrire torse nu en faisant des effets de musculation absurdes, et cela renforce notre opinion dans la folie du bonhomme. De plus, les dialogues sont tirés des correspondances des deux Claudel ; ils sont donc faits pour être lus, et non pour être dits. Les tirades déclamées par Jean-Luc Vincent, qui le font passer pour un comédien de deuxième zone dans un théâtre d'amateurs, sont grotesques. Heureusement, là aussi comme dans la première partie, on admire la Provence et une très belle voiture d'époque.

C'est enfin la *troisième partie*, très brève, où vont s'affronter Camille et Paul, chacun aliéné dans sa croyance : d'une part Camille est obsédée par son désir de fuir l'asile et d'autre part Paul est pétri de ses certitudes et de sa foi canonique. Nous avons là un bon moment de cinéma qui arrive, hélas, un peu tard. La conclusion est désespérante, puisque Paul abandonne sa sœur, contre l'avis du médecin-chef, à son triste sort.

Depuis quelque temps, quand on parle de météo, on donne les températures réelles et les températures ressenties. Pour moi, la durée réelle de *Camille Claudel 1915* est de 95 minutes mais on peut facilement rajouter une heure si on parle de la durée ressentie !

Jean Wilkowski

Camille et Paul, chacun aliéné dans sa croyance



Jours de pêche en Patagonie

Dias de Pesca

de Carlos Sorin
Argentine 2013

Avec :

Alejandro Awada
Victoria Almeida

Voir la fiche du film sur
www.pro-fil-online.fr/



Le cinéma sud-américain, s'il n'ignore pas l'intimisme, est surtout à l'aise dans l'espace, le *road movie* pourrait-on dire, ce pour quoi les vastes étendues désertes sont tout indiquées : Walter Salles y excelle, dont on connaît *Carnets de voyage* et *Central do Brasil* par exemple. Sorin n'échappe pas à ces vastes envolées : il y a autre chose dans ces contrées immenses que la quincaillerie du Paris-Dakar.

L'aventure au long de la route

Une autoroute déserte qui semble ne mener nulle part, et pourtant voici une station-service et fast-food réunis, une sorte de Bagdad Café de l'hémisphère sud. Marco, quinquagénaire solitaire, y atterrit, venu de la lointaine métropole où il exerce sans doute un métier sans poésie de gratte-papier, dans une terne solitude égoïste qu'on découvrira peu à peu. Il va en Patagonie animé par la lubie saugrenue de pêcher le requin, abondant aux abords du Cap Horn.

Pêcheur... d'âme ?

L'apprentissage de la pêche sera difficile, car le requin n'est pas la truite, et le moulinet *ad hoc* n'a rien à voir avec l'autre. La pêche donc, passion ou prétexte ? Les deux sans doute, car Marco compte bien retrouver sa fille qu'il a perdue de vue depuis de longues années, sans grand remords apparemment - au point d'ailleurs qu'elle n'est plus là où elle était présumée être, dans cette petite cité de Patagonie. Mais, le hasard aidant, il la retrouve. La rencontre a lieu, mi-figue mirraisin : le cadeau, un auto-cuiseur, est apprécié, sans plus. Mais Marco, avec sa fille, découvre un compagnon... et un petit héritier : une illumination pour cet homme mûr qui, depuis longtemps sans

doute, passe à côté de la vie. La journée passée ensemble, il fait promettre au jeune trio, avant de rejoindre son hôtel à quelques lieues de là, d'accepter l'invitation à un dîner spectacle pour lequel il a réservé les places.

Le jour dit, Marco s'installe et attend, joyeux, petit présent pour le petit... Commence le spectacle, se poursuit l'attente, le visage se décompose au fur et à mesure que la soirée s'anime : on lui a posé un lapin... ou presque : tard, arrive, seule, sa fille, pour lui faire savoir qu'il aurait mieux fait de ne pas venir, tant il avait fait de mal à la maman, jadis. Elle prend congé, fin de l'épisode.

La grâce au bout du chemin

Et la partie de pêche, direz-vous ? La voici, entreprise de bon matin. Sitôt parvenu au large, entre les mains d'un maître pêcheur plutôt mal équarri, Marco n'a même pas vu la queue d'un seul requin qu'on est obligé de revenir en toute hâte, car il est gagné par un énorme mal de mer trop longuement enduré : à tel point que, de retour immédiat, le voici hospitalisé d'urgence pour quelques jours de repos en chambre.

Marco tente une nouvelle démarche : faire savoir à sa fille sa mésaventure. Pas de nouvelles en retour, même s'il obtient d'un médecin compréhensif de prolonger son séjour de quelques journées, espérant contre toute espérance. Sorti depuis quelques jours, il apprend que fille, gendre et enfant sont venus lui rendre visite.

Et Marco reprend avec la plus grande vigueur l'entraînement à la pêche. La rage d'y parvenir est à la mesure de la révélation, dans ce cœur longtemps inerte où le sentiment va trouver sa place.

Une histoire simple, et une image très forte : lors de leur première rencontre, la jeune femme obtient de son père qu'il chante à nouveau un morceau qui avait bercé son enfance. Pendant qu'il s'exécute, le visage de la jeune femme traduit l'affection d'alors, les regrets, l'indicible plaisir de ces retrouvailles, et les peines vécues depuis.

S'agit-il d'une *historia minima* de plus ? D'une équipée de plus en Patagonie, tel *Bombon el Perro* qui lui ressemble fort (avec l'humour en plus) ? Laissons le dernier mot à l'auteur :

«Ce n'est pas un road movie. C'est un voyage de rédemption, à un âge où il est très compliqué de le faire.»

Jacques Agulhon



Alejandro Awada dans Jours de pêche en Patagonie

Le Dossier : Festivals, festivals...

Parler des festivals, ou pas ? Mis à part celui de Cannes, vitrine incontournable où Pro-Fil assure régulièrement sa présence, c'est un débat au sein même de la rédaction de VdP. Pour les uns, c'est dans les festivals que se dévoilent des films curieux, beaux, lointains, repérés par des programmeurs compétents et passionnés - là que bat le cœur du cinéma ! Pour les autres, c'est épisodique, distant, invisible pour la plupart de nos lecteurs - hors du cadre.

Le phénomène est désormais massif : lancés pour l'essentiel depuis l'après-guerre, les festivals de cinéma se comptent désormais par centaines en France, et les 'internationaux' par centaines à travers le monde. Leur but ne peut que nous plaire : faire connaître et aimer le cinéma. Ils drainent une assistance considérable, et à ce titre ils sont choyés et subventionnés par les autorités locales, chacun à son échelle : Cannes, un géant, coûte 20 millions € fournis pour moitié par l'Etat et les collectivités, pour le reste par les annonceurs, mécènes et sociétés participantes ; mais cela génère un chiffre d'affaires de 250 millions ! Outre leur intérêt pour les spectateurs, les festivals permettent aux créateurs

de faire connaître leurs œuvres, et plusieurs aident activement au démarrage de carrières. Mais si l'excitation entoure la sélection des films dans les grands festivals et l'attribution des prix, il ne faut pas exagérer cette influence : la Palme d'Or la plus vue en France depuis 2000 a été *Fahrenheit 9/11* (M. Moore 2004), 2 300 000 entrées qui la placent 16^{ème} au box office de cette année-là... *Amour*, la Palme 2012 de Haneke, a été vu par 600 000 spectateurs, pendant que 56 autres films en attiraient plus d'un million. Après un tour à Cannes, ce dossier évoque la variété des festivals : films documentaires à Beaubourg, Amérique du sud à Fréjus, initiatives 'jeunes' à Montpellier.

Cannes : l'événement

Des amis niçois me disent du voisin festival de Cannes : - Pourquoi perdre son temps dans cette cohue de badauds à vedettes ? - Surmontée leur incrédulité, ils essayèrent et furent éblouis par un festin de cinéma. Il y a bien des façons de percevoir le Festival de Cannes...

L'histoire

Deux mots d'histoire d'abord - une histoire au début politique ! Cannes fut en effet une riposte au plus ancien festival de cinéma, la Mostra de Venise, créé en 1932, et devenu vitrine des fascismes. Le Front populaire voulut y répondre par un événement démocratique et social, mais le premier festival de Cannes, prévu pour septembre 1939, ne fut enfin lancé qu'en 1946 - dans le même esprit, d'où le 'représentant officiel' du syndicat CGT dans son Conseil d'administration. La dimension politique s'atténua rapidement, mais les films étrangers restèrent proposés par les gouvernements jusqu'en 1972, et les films français par un Comité nommé par le ministre de la Culture jusqu'en 1983.

Les films

Ce qui nous intéresse, nous, c'est la cinéphilie : en douze jours sont projetés sur la Croisette plus de 150 longs métrages, et moitié autant de courts (sans parler du 'Short film corner' ni du 'Marché du film', où cela se compte en centaines). Au fil du temps, la panoplie des sélections s'est enrichie : la *Compétition officielle* étant jugée élitiste (trop de grands auteurs, grands pays, grands studios, grands budgets...) de nouvelles sections ont élargi l'éventail des films à voir : *Semaine de la critique* (1962), *Quinzaine des réalisateurs* (1969), *Un certain regard* (1978), *ACID* (1993), toujours pour mieux 'découvrir' et moins 'rejeter'. Aux premières mondiales s'ajoutent des reprises : *Visions sociales* se consacre à des films militants, *Cinéma des antipodes* à ceux d'Océanie, *Ecrans Juniors* s'adresse aux adolescents, et *Cinéma de la Plage* offre des projections grand public aux frustrés de l'accréditation. *Cannes Classics* rend hommage aux grands du passé, et d'autres sections enfin sont liées à des dispositifs d'aide à la création (*Cinéfondation*, *Cinéma du Monde*...) *Suite page 10*



Les fameuses marches ...

Suite de la page 9

Où voir ces films ?

Dans le Palais du festival, d'abord : salles Lumière (Compétition officielle), Debussy (*Un certain regard*), du Soixantième (re-projection des mêmes films) ; pour de moindres audiences, salles Bunuel ou Bazin. La *Semaine*, la *Quinzaine* et *ACID* projettent leurs films hors du Palais (Espace Miramar, Théâtre Croisette, les Arcades). Trois Centres culturels de la proche périphérie (Studio 13, Licorne et Raimu), accessibles aux non professionnels, projettent aussi des films de ces sélections, ainsi que ceux d'*Écrans Juniors* et des *Antipodes*. *Visions sociales* est donné dans le Château des mineurs à la Napoule.

Qui y a accès ?

Cannes est un festival 'pour professionnels' : production, financement, réalisation, distribution, exploitation, communication et critique des films - 26 000 accrédités en 2012 ! Les 'simples' spectateurs peuvent se tourner vers l'organisation *Cannes Cinéphiles* qui donne aux non-professionnels de la région une accréditation très précieuse, bien que d'efficacité variable : l'accès est régi par des critères de priorité propres à chaque projection (l'entreprise qui imprime les 40 000 badges distribués à Cannes gère 100 modèles différents) et être cinéphile n'est pas toujours considéré comme si important... Pourtant, sans spectateurs, plus de cinéma !

Le marché

L'autre grande activité de Cannes, c'est le *Marché du film* : plus de 30 salles de projection y sont dédiées dans ou hors le Palais, et traitent de 400 à 600 films, dont ceux des sélections. Il s'agit ici

d'offre et de demande, déclinées sous diverses modalités (pays, supports, versions, époques) avec nombre d'intermédiaires, car la mise en relation est une affaire compliquée : un producteur peut faire appel à un vendeur qui contacte distributeurs et exploitants (pour les salles), éditeurs (DVD) et diffuseurs (vidéo). Cette ruche de plus de 10 000 personnes, d'accès restreint aux parties prenantes, se révèle au public par ses riches publications (*Screen*, *Cannes Market*, *le Film Français*, etc.) qui chaque jour s'empilent au Palais mais aussi dans les halls d'hôtels et autres points de passage, diffusant informations 'festival' (films du jour, analyses, personnalités, prédictions de palmarès) ainsi que 'marché' (programme des projections, actualités des projets et accords dans le monde cinématographique).

Les badauds

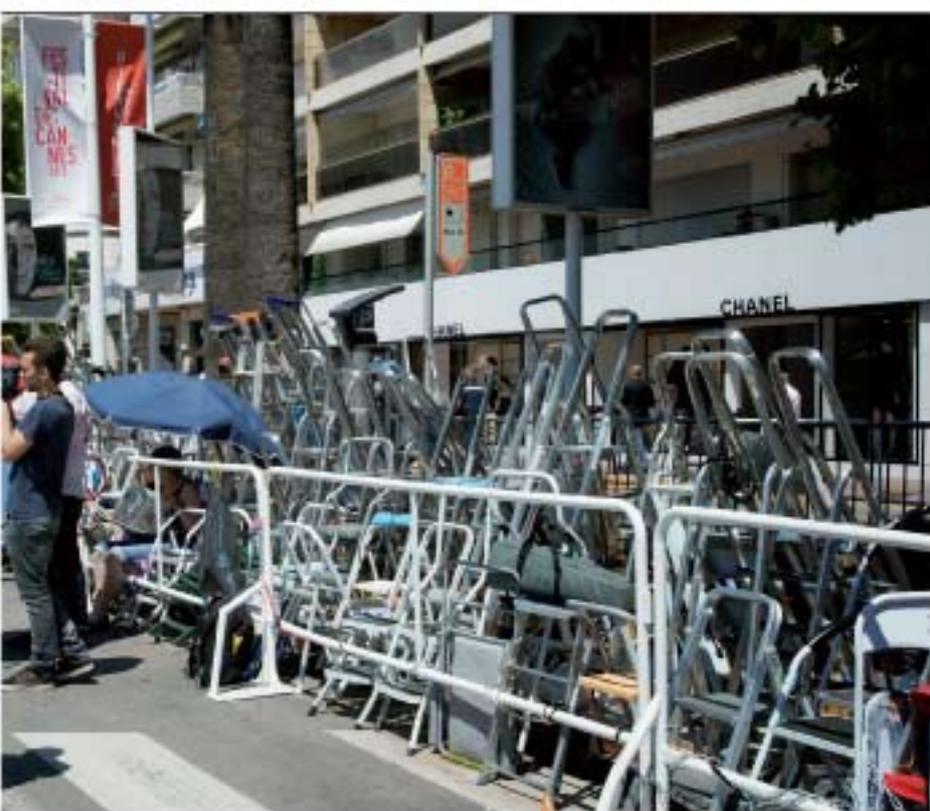
On rejoint ici le domaine médiatique qu'illustre la folle collection d'escabeaux cadencés face au grand escalier du Palais : ils serviront à photographier et filmer par dessus les têtes la montée des marches. Une foule passe des heures à la sortie du *Majestic*, pour voir des voitures noires emporter des vitres opaques. On peut aussi, dans les journaux, lire les échos et voir les photos des soirées que les sponsors financent pour agglutiner autour de quelques célébrités les journalistes qui parleront d'eux.

Ainsi se nourrit la facette 'touristique' qui amène à Cannes quelques 150 000 visiteurs, triplant la population de la ville. Beaucoup ne verront du festival que les affiches, la foule sur la Croisette, et dans le port ou la rade des yachts énormes et luxueux. Des paquebots de huit à douze étages amènent aussi leurs milliers de croisiéristes qui passeront quelques heures à terre... Les habitants, dont seule une minorité bénéficie des retombées économiques de cet afflux, en ressentent surtout les nuisances de bruit, d'encombrement, et de renchérissement.

Je terminerai sur un trait plaisant du fonctionnement du festival. Malgré le grand écart entre candidats pour voir un film et élus (comme bien d'autres, j'ai arpenté les trottoirs avant une projection pour mendier une invitation auprès de festivaliers mieux badgés qui en auraient une de trop : ce n'est pas drôle, mais pas sans espoir non plus) **jamais** je n'ai vu circuler un euro dans ce but. Face aux ravages du marché noir autour du Bolchoï, des Jeux olympiques de Londres, ou de nombreux matches de foot chez nous, n'est-ce pas rafraîchissant ? Voir des films à Cannes, pour qui y parvient (et peut se payer voyage, nourriture et logement, quand même !) cela ne coûte rien (seule la *Quinzaine* vend des billets pour ses spectacles) et pour une fois, ce ne sont pas ceux qui ont des sous qui passent avant les autres, mais les premiers arrivés dans la file.

Jacques Vercueil

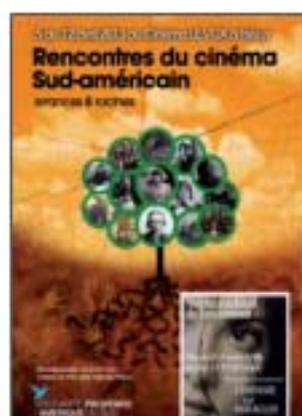
Quelques badges parmi les nombreux du Festival de Cannes



Escabeaux pour voir les stars

Errances et racines

Première édition à Fréjus des 'Rencontres autour du cinéma sud-américain'



« Les racines du cinéma sud-américain s'imprègnent d'une société en constante révolution, de laquelle émerge une pléiade de créateurs qui parcourent, au prix d'efforts considérables, les chemins menant de l'imagination à l'image. »

Hernan Harispe,
président de l'ASPAS à Marseille

Du 5 au 12 avril 2013 s'est tenue à Fréjus la première édition des 'Rencontres autour du cinéma sud-

américain', grâce au partenariat des associations 'Solidarité Provence/Amérique du sud' de Marseille (ASPAS), Tusékoï de Fréjus et du cinéma Le Vox de Fréjus. Cet événement est issu du projet formé en 2011 par l'association Tusékoï (échanges de savoirs) de transférer dans l'aire géographique de Fréjus une partie du contenu des Rencontres autour du cinéma sud-américain que l'ASPAS organise chaque année à Marseille depuis quinze ans.

Cette association franco-sud-américaine, experte en cinéma et littérature sud-américaine, engagée dans la solidarité internationale, effectue un travail cinématographique remarquable : recherche de films hors circuits commerciaux, «... du Rio Grande au Cap Horn et aux Caraïbes » et dans des festivals tels ceux de Biarritz et Saint Sébastien ; sélection des films (une cinquantaine pour Marseille 2013) ; sous-titrage en partenariat avec des écoles de Marseille ; diffusion auprès du

public, des scolaires et de lieux divers comme les établissements pénitentiaires.

Une semaine complète

À la différence des six villes de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur qui proposent annuellement un à deux films de l'ASPAS, Fréjus s'est engagée pour une semaine complète de rencontres avec douze longs métrages dont deux réservés aux scolaires et une dizaine de courts métrages. Les thèmes sont ceux des cultures métissées, de l'histoire oubliée ou inconnue, de la corruption, de la violence, de la poésie, de l'espoir, aussi tenu soit-il. Les pays représentés cette année à Fréjus ont été Bolivie, Argentine, Mexique, Venezuela, Brésil.

C'est *Verdades verdaderas, ou la vraie vie d'Estela*, sur le mouvement des 'grands-mères de la place de mai' à Buenos Aires, qui a été lauréat du vote du public à Fréjus. Deux films ont été réservés aux scolaires : le vénézuélien *Le pommier bleu* pour les collèges, et l'argentin *Eva et Lola* pour les lycées. Ils auraient justifié une projection tous publics.

Avec 1400 spectateurs, le public a fait honneur à l'événement assorti de débats, d'émissions journalières de radio, d'une exposition de peinture et photos d'Amérique du sud, et d'une partie festive avec concert sud-américain, show de tango argentin, chant, ciné-resto et cocktails.

Les rencontres ont été ouvertes avec *Impasse des miracles*, inspiré d'une œuvre du Prix Nobel de littérature Naguib Mahfouz, en présence du réalisateur mexicain Jorge Fons et madame.

Daniel Truong
Président de l'association Tusékoï,
initiatrice et organisatrice de la
première édition à Fréjus des
rencontres autour du cinéma sud-amé-
ricain. C'est une association qui
œuvre à l'agrégation de savoirs
en faveur de projets associatifs
techniques, éducatifs, culturels ou
autres.



Jorge Fons



L'équipe de Tusékoï autour de Jorge Fons

Small is beautiful

Organiser un festival demande pas mal d'argent - beaucoup, beaucoup même, pour les grands festivals. Les pouvoirs publics donnent des subventions à la hauteur des besoins. On peut se demander pourquoi.

D'abord parce que les grands festivals ont un intérêt économique certain. Cannes est aussi un immense marché. Puis, parce que les manifestations culturelles d'envergure augmentent le prestige de la ville, voire du pays.

Renommée et consommation

Pour ce qui est des festivals moins importants - en renommée, en nombre de spectateurs - les choses sont un peu différentes. Il n'y a pas de marché à la clé. La renommée prime. Même si les retombées économiques secondaires sont importantes : les spectateurs sont toujours aussi des consommateurs. Il y a énormément de festivals thématiques à travers la France, un certain nombre sont listés sur notre site* (si vous en connaissez qu'il serait bon d'ajouter, signalez-les via le formulaire de contact). L'intérêt du public est constant et la culture cinématographique du pays reste vivace malgré la crise, même si les chiffres baissent un petit peu.

Engagement et plaisir

Mais que dire des 'pitchouns', de ces tout-petits festivals qui attirent moins de 5000 spectateurs ? Eux aussi sont subventionnés - moins, mais quand même. Il y a bien quelques retombées en terme de consommation sur place, mais l'essentiel est ailleurs : ils sont le résultat d'un engagement

sans faille d'une équipe de passionnés, qui proposent leurs choix, souvent éclectiques, à d'autres passionnés. Si ces derniers apprécient, la mayonnaise prend et un événement local est né, sans autre prétention que celle de partager une émotion, un plaisir - et déjà celui de partager. Et quoi de plus important, en temps de crise notamment, que ce plaisir du partage ?

Ces petits festivals ne peuvent exister que grâce à l'engagement d'un certain nombre de bénévoles. Le Festival *Itinérances d'Alès* appelle même sur son site à s'engager dans ce sens (il suffit d'écrire à : benevoles@festivalitinrances.org). *Cinemabrut*, le 'festival du film autoproduit' de Mouans-Sartoux (www.cinemabrut.com) exhibe fièrement la composition hétéroclite de son équipe, - composée de réalisateurs et autres touche-à-tout -.

A vos écrans !

Je suis sûre qu'il y a ainsi autour de chacun de vous plusieurs festivals. Je vous invite à les chercher, à vous y intéresser et à envoyer vos impressions sur notre site pour en informer d'autres. Car Pro-Fil est aussi une plateforme d'échange d'informations et une invitation permanente à partager à notre tour nos émotions et nos plaisirs cinématographiques.

Waltraud Verlaquet

Small Montauroux is beautiful

Je fais volontiers écho à l'article de Waltraud sur les Petits Festivals, pour citer celui qu'elle a créé il y a dix ans dans un typique petit village du Haut Var, non loin de sa résidence, au Pays de Fayence. Sans doute à cause de sa modestie et de sa discrétion, elle n'en parle pas ! Mais voilà, il faut le dire : ce festival, appelé plus complètement 'Ciné-Festival en Pays de Fayence', est le résultat d'un travail d'équipe, associant André, son mari, très actif - entre autres - auprès des commerçants locaux (sponsors, et autres apporteurs de capitaux !); le directeur du cinéma de la Maison Pour Tous de Montauroux, qui établit avec Waltraud la programmation définitive ; le projectionniste, et plein d'amis bénévoles de son entourage. Grâce à sa participation à de nombreux festivals (Cannes, Berlin, Locarno et j'en passe), elle sait détecter les perles rares de réalisateurs qui font le bonheur des spectateurs découvrant des films de pays et d'horizons culturels variés. Et pour



Amer Alwan reçoit la 'Cigale d'or' au Ciné-Festival 2004

couronner le tout, quelques avant-premières de films de circuit commercial, avant qu'ils n'arrivent dans les salles de cinéma...

Alain Le Goanvic

* www.pro-fil-online.fr/



* www.cine-festival.org



Former les jeunes cinéphiles, une mission pour les festivals ?

Le Festival du Cinéma méditerranéen (CINEMED) nous semble exemplaire à cet égard. Tous les ans à Montpellier, pendant les vacances de la Toussaint, il dure une dizaine de jours. Ses nombreuses initiatives en faveur des jeunes publics contribuent à développer chez eux le goût du cinéma en salle et l'aptitude à mieux comprendre et analyser les films.

Les classes « L » sont accueillies depuis 20 ans au CINEMED. Des lycéens de terminale option cinéma viennent avec leur professeur y travailler sur un des trois films au programme. Ils voient donc ce film, présenté par un spécialiste de l'auteur et de l'œuvre qui les aide à en faire l'analyse. En sus du parcours balisé à propos du film au programme, ces lycéens ont un pass complet pour le festival qui leur permet de découvrir d'autres œuvres et d'assister à tout ce qui est proposé : films des différentes sélections (longs et courts métrages), rétrospectives, conférences de presse, tables rondes, journée du scénario. Ils peuvent participer à des ateliers : par exemple, une journée avec Bruno Podalydès à propos de *Versailles rive gauche*. En 2012, 450 lycéens venant d'une vingtaine d'établissements de toute la France ont bénéficié de ce programme.

Festival du film lycéen. Il s'agit de voir une sélection de 10 courts-métrages (sur une cinquantaine envoyés) réalisés par les lycéens dans le cadre de leur option cinéma. Ces films sont projetés au Corum. La revue *Phosphore* interviewe les réalisateurs de ces films, sur Facebook, on peut voir ensuite ces films sur Youtube.

La journée des métiers du cinéma et de l'audiovisuel existe depuis 2 ans et permet des contacts avec les gens des métiers du cinéma. Gratuite et ouverte à tous (pas seulement aux classes L), c'est un salon des métiers : stands et rencontres avec des professionnels du son et de l'image. Lors du dernier CINEMED, cette journée a permis l'analyse approfondie du générique du court métrage *Sweet Mosquito* produit en région, faisant apparaître tous les métiers concernés par cette œuvre.

Le jury jeune des courts métrages : 8 à 10 jeunes de 14-15 ans, d'une cité de la ville (La Paillade), ayant bénéficié en amont d'une formation à l'analyse filmique dans le cadre de l'association Alisé, voient 2 fois l'ensemble des 4 programmes de courts métrages. Ils délibèrent, choisissent celui auquel attribuer le prix et participent à la présentation du palmarès en fin de festival. Ils ont aussi le pass pour tout le festival.

Le Festival jeune public existe depuis 20 ans et concernait en 2012 environ 7000 élèves de classes maternelle et élémentaire de Montpellier et de l'agglomération (ainsi que les centres aérés). Leurs

enseignants ont pu choisir dans une liste de 8 films. On leur fournit des documents pédagogiques d'accompagnement.

Et ailleurs ?

À Belfort, au cours du festival 'Entrevues' existe depuis 1989 l'opération 'Premières épreuves' qui propose un programme spécifique destiné aux lycéens des classes cinéma-audiovisuel : ateliers, projections, rencontres privilégiées avec des professionnels du cinéma. Les lycéens peuvent également présenter leur travail et confronter leurs pratiques. Ils ont aussi accès à l'intégralité de la programmation du festival.

À Cannes existait, de 2003 à 2010, un jury Education nationale qui attribuait un prix à un film de la Sélection officielle. Participaient à ce jury 2 professionnels, 6 enseignants et 2 élèves. Le DVD du film primé faisait ensuite l'objet d'une distribution privilégiée dans les collèges et lycées français, accompagné de nombreux documents pédagogiques. *La Quinzaine des réalisateurs*, quant à elle, accueille des lycéens des régions PACA et Île de France, pour des projections et des rencontres avec des réalisateurs. Ainsi certains festivals contribuent à la formation cinéphilique des jeunes. Il faut souhaiter que toutes ces initiatives perdurent et se développent pour assurer la relève du public pour un cinéma de qualité.

Maguy Chailley



Le Ciné-Festival en Pays de Fayence, quant à lui, se soucie dès sa création de l'intégration des jeunes. Des formations à la lecture d'images et des rencontres après les projections leurs sont régulièrement proposées, tant au cinéma que dans les collèges. Mais surtout, une partie (entre un tiers et une moitié) des places au jury est réservée aux élèves de troisième du canton. Cette mixité des âges, avec obligation de se mettre d'accord et égalité des voix, s'est révélée très stimulante pour tous.

35^{ème} festival du réel

Ce festival du documentaire, l'un des plus prestigieux d'Europe, a été créé en 1978. Sa nouvelle directrice artistique, Maria Bonsanti, qui a dirigé pendant douze ans le Festival dei Popoli de Florence, souhaite en faire un observatoire de la production documentaire actuelle.

Du 21 au 31 mars 2013, 42 films, sur 2300 titres proposés, ont été projetés au Centre Pompidou à Paris, dans quatre catégories de compétitions et reflètent bien la diversité des approches documentaires actuelles, avec notamment une présence assez forte de l'autobiographie ou des récits liés à l'histoire personnelle, à la famille, à la recherche de ses racines.

Compétition internationale

Parmi les 11 longs métrages de la compétition internationale le grand prix a été à *Shunte ki pao !* (Ecoutez vous !) un film de K. A. Simon (Bangladesh) qui narre la vie et le combat quotidien d'une famille face aux catastrophes naturelles à répétition. Mais il faut citer aussi le merveilleux film iranien de M. Farahani, *Fifi Az Khoshhali Zooze Mikeshad* (Fifi hurle de joie), qui retrouve à Rome un peintre mythique et pasolinien, Bahman Mohasses, disparu depuis 1954 ; *O heureux jours* de Dominique Cabrera (France) qui, à l'occasion d'un mariage, se met à filmer sa famille et ne pourra plus s'arrêter, avec une splendide méditation sur le temps qui s'écoule ; *El otro día* d'I. Agüero (Chili) où le cinéaste décide de sortir pour suivre

les sans-papiers ou chômeurs venus frapper à sa porte ; enfin dans *Zi Hua Xiang : 47 gong li tiao wu* (Auto-portrait dansant au km 47), Zhang Mengqi (Chine) interroge les anciens de son village sur la famine de 1959-61.

Compétition premiers films

Parmi les 8 films de la compétition internationale-premiers films, le prix Joris Ivens a récompensé *Atalaku*, un documentaire congolais ; comment un pasteur vend ses services d'animateur de rue pendant la campagne présidentielle de 2011 en RDC ; et *Mirror of the bride* (Miroir de la mariée) de Yuki Kawamura (Japon) : portrait des relations entre une femme en maison de retraite à Kyoto

et ses enfants. On notait au sein de la compétition internationale- courts métrages *Letter* (20 min.) de l'ukrainien S. Loznitsa (*My joy* et *Dans la brume*), description de la quotidienneté fuligineuse et silencieuse d'un asile psychiatrique à l'écart du monde et du temps.

Compétition françaises

Enfin, distingué dans la compétition française, *Les âmes dormantes* de A. Abaturon (France) évoque la campagne présidentielle russe de 2012 dans une petite ville de Sibérie.

Rétrospectives

Deux très riches initiatives ont achevé de mobiliser les spectateurs de ce festival. Une rétrospective a été consacrée à l'indien A. Patwardhan, cinéaste documentaire majeur peu connu en France (son film *Bombay : Our City* a cependant gagné le prix du Cinéma du Réel en 1986) qui a longuement raconté les luttes, les mouvements populaires, les combats pour les droits de la femme, et les questions religieuses.

Spécial Chili

Pour les 40 ans d'histoire du Chili (1973-2013) depuis le coup d'état, une passionnante programmation en 10 séances a montré, en images souvent inédites, la naissance d'une révolution (tensions sociales, conditions de vie...), son développement, sa fin tragique, ce qu'il en reste dans la mémoire, et les armes dont les hommes disposent pour tenter de changer le présent. Ces projections ont culminé avec les 'portraits d'un humaniste' (Miguel Littin filme en 1971 Régis Debray interviewant le président Salvador Allende, avec qui R. Rossellini s'entretient dans un autre film) ; et les 'portraits d'un homme' (élections de 1964 par Joris Ivens ; conversation avec Allende par S. Landau en 1971 ; discussion fascinante en 1972 à Santiago entre Allende et Castro).

On a remarqué aussi *La bataille du Chili, la lutte d'un peuple sans armes* (272 min.) de P. Guzman, monument du cinéma militant, fresque historique et chef-d'œuvre du cinéma direct ; *Calle Santa Fe* de C. Castillo ; *La spirale* de Mattelart, Mayoux et Meppiel, film essai utilisant les archives pour analyser et démonter les techniques de déstabilisation contre le gouvernement d'Allende ; et une contribution de C. Marker. Une rencontre avec les cinéastes chiliens Flores del Pino, Agüero, Castillo et Guzman a couronné cette fascinante rétrospective.

Jean-Michel Zucker




www.cinemadureel.org
Festival international de films
documentaires au Centre
Pompidou (Beaubourg).

L'art de la fête

COIN
THEO

Que dire, d'un point de vue théologique, sur un sujet aussi éloigné que celui de notre présente revue, à savoir les festivals du film ? Pour esquisser une réponse, le mieux c'est de partir d'une question préliminaire : qu'est-ce donc, au fond, un festival ?

Dérivé du latin *festivus*, le terme est utilisé depuis le Moyen Âge pour désigner une période de fête, et surtout des fêtes musicales. Depuis le XIX^e siècle il désigne une série de représentations artistiques.

Il y a donc deux notions dans ce terme : l'art et la fête. Prenons maintenant un festival et voyons ce qui le distingue de nos autres activités cinématographiques.

L'art

Sur le plan **quantitatif** d'abord : on voit beaucoup plus de films dans un laps de temps beaucoup plus court que d'habitude.

Sur le plan **qualitatif** ensuite : ce ne sont pas forcément les mêmes films dont il s'agit. Et cela aussi bien côté offre que côté demande. Côté offre : les organisateurs d'un festival choisissent des films selon certains critères ; pour les grands festivals ce sont surtout des critères artistiques, dans un souci de représenter au mieux l'actualité artistique du monde ; les autres festivals ont la plupart du temps des critères plus restrictifs, se concentrant sur un certain type de films.

Côté demande : on ne va pas au cinéma lors d'un festival comme lorsqu'on sort un soir. Dans le dernier cas, on choisit à l'avance le film qu'on va voir, celui-ci doit alors exercer un certain attrait pour nous inciter à sortir de chez nous et d'avoir envie d'acheter un ticket de cinéma ; on va donc vers ce qu'on connaît déjà un peu pour y chercher un plaisir plus ou moins prévisible. Dans le second cas, du moins pour les grands festivals, on n'a pas encore trop d'informations sur les films qu'on va voir, à part ce que les catalogues du festival nous en disent ; on y va pour **découvrir quelque chose qu'on ne connaît pas encore, on est prêt à se laisser surprendre.**

La fête

Dans un festival il y a, plus que lors de nos sorties individuelles, une ambiance de fête. Les longues queues à Cannes par exemple peuvent, certes, être éreintantes, elles poussent aussi les gens à se parler, on retrouve d'ailleurs souvent les mêmes aux mêmes horaires, dans les mêmes salles, on échange sur ce qu'on a déjà vu ou ce qu'on va voir, des relations inattendues se nouent. La concentration des événements nous oblige à nous y consacrer totalement, pas le temps de faire la cuisine ou la lessive ou de s'occuper des enfants... Cette déconnection de notre mode de vie habituel fait qu'on est plus réceptif, plus ouvert à ce qui nous interpelle. Le tout dans une ambiance plus ou moins prédéfinie par les organisateurs : strass

et paillettes à Cannes, fête d'été à Locarno, effervescence artistique à Berlin, convivialité sympathique dans des festivals plus petits...

Festival biblique

Essayons maintenant de lier ces caractéristiques à la Bible.

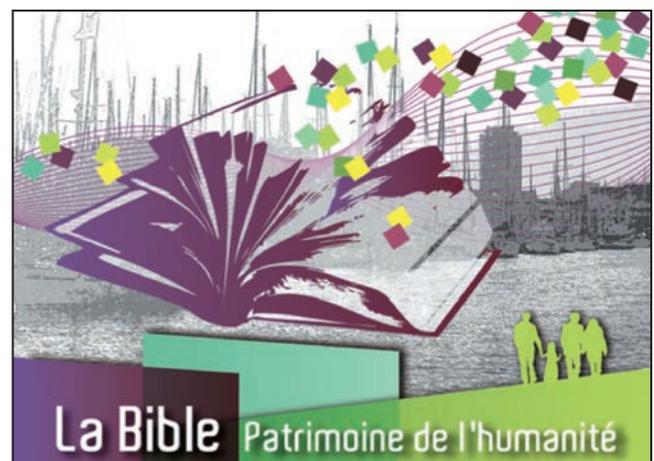
Côté offre, la Bible constitue à elle seule un vrai festival : le contenu est riche et les différents livres en son sein sont très divers, couvrant des genres littéraires très variés et une période très longue. Sauf que, telle quelle, elle n'est sans doute pas très festive.

Côté demande, il dépend de nous comment la lire : genre sortie du samedi soir, seul dans notre coin, en y cherchant ce que nous connaissons déjà, qui nous conforte dans nos certitudes et nous rassure ; ou genre festival, en partageant avec d'autres, en lisant plus et/ou différemment, en nous laissant surprendre, en étant ouverts à l'imprévu. Il dépend alors de nous d'y ajouter la notion de fête.

Déjà le culte en est une première approche. Même si, dans la pratique, le culte est trop souvent vécu comme quelque chose de sérieux, voire d'un peu tristounet, bien conduit il peut être une fête où l'on a plaisir à retrouver d'autres, à échanger, à partager - et à se laisser surprendre par une parole offerte.

Les groupes de lecture biblique sont un autre lieu de partage, plus convivial, moins solennel. Puis il y a des grands rassemblements, comme 'Protestants en fête' et d'autres. Mais gardons à l'esprit qu'il dépend essentiellement de notre état d'esprit de transformer tous ces lieux, soit en routine barbante, soit en fête : **découvrir quelque chose qu'on ne connaît pas encore, en étant prêt à se laisser surprendre.**

Waltraud Verlaquet



Voir et entendre le silence

La fin du cinéma muet a offert un nouveau mode d'expression aux films sonores : le silence.

Dans de nombreux films récents, des images violentes sont soutenues par des sons retentissants. Cependant des cinéastes, comme Michel Hazanavicius ou Michael Haneke, se distinguent du tintamarre ambiant en attribuant au silence un rôle à part entière dans leurs réalisations et reçoivent, malgré cette bizarrerie, de hautes récompenses. Les motivations de ce choix sont diverses, mais méritent qu'on s'y intéresse. Cette tendance n'est pas aussi récente qu'on pourrait le croire : le silence fait partie intégrante du langage cinématographique.

Silence contraste

Les cinéastes ont utilisé le silence occasionnel du paysage sonore à des fins très diverses. Ainsi, retour au calme dans *Amour* (Haneke, 2012) lors du travelling sur les tableaux représentant des paisibles campagnes après la gifle donnée par Georges, excédé, à Anne qui refusait de manger ; à l'inverse, illustration du silence intersidéral avant l'explosion qui accompagne l'intrusion dans le sas dans *2001 Odyssée de l'espace* (Stanley Kubrick, 1968), ou encore mise en évidence d'un handicap déterminant dans le film : la surdité du fils de Daniel à la suite de l'explosion d'un puits de pétrole (*There Will Be Blood* de Paul Thomas Anderson, 2008) ou celle de la jeune Japonaise isolée par le silence dans une boîte de nuit bruyante et bondée (*Babel* de Alejandro González Iñárritu, 2006).

Silence dominant

Le silence de la parole permet à l'acteur de s'exprimer par le corps, les gestes, le visage et le regard, une performance qui met en valeur son habileté. Déjà utilisé par Jacques Tati dans *Mon oncle* (1958) pour camper un personnage proche de Charlot, il est repris par Hazanavicius dans *The Artist* (2011), afin de replonger le spectateur dans les

débuts du cinéma hollywoodien : la mutité du héros, angoissé par la disparition du cinéma muet, n'est abandonnée qu'à la fin du film, créant ainsi un sentiment

de surprise libératrice. Le même effet avait été utilisé par Milos Forman dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (1975) lorsque Chef, l'indien mutique que tous croyaient stupide, se révèle loquace en retrouvant l'espoir dans l'amitié de Randle. *Le cheval de Turin* (Béla Tarr, 2011) est aussi presque entièrement muet : seuls quelques mots y sont échangés ; ce silence traduit le désespoir des personnages devant la fin de la création, se faisant l'écho du cri intériorisé du réalisateur amené à renoncer définitivement à créer, faute de producteur. Dans *Andrei Roublev* (Tarkovski, 1966) le héros fait vœu de silence à la suite du meurtre qu'il a commis pour protéger une jeune fille. Chacun de ces cas met en évidence la mutité comme refus de communication, et correspond à une souffrance, une négation de la vie qu'il faut cependant bien assumer jusqu'au bout.

Silence lacune

Une autre forme de silence est celle du *Paradis*, seconde partie du film *Tabou* (Miguel Gomes, 2012). Outre l'hommage au film muet homonyme de Murnau qui a beaucoup inspiré Gomes, la raison de ce choix réside dans la mise en scène de l'évocation d'un souvenir. Une voix *off* en relate les principaux traits. Ce silence marque les lacunes du narrateur vieillissant et ému qui n'a gardé aucune trace précise des dialogues.

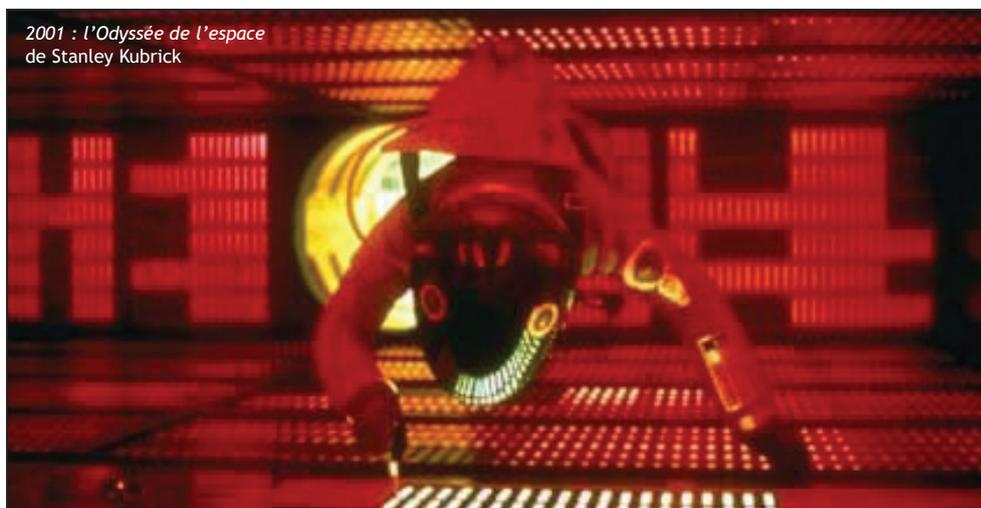
Silence langage

Ces silences, comme dans une partition, correspondent à une démarche esthétique, analogue à celle de John Cage, pour devenir élément d'un langage artistique exigeant, en osmose complète avec l'image qu'il contribue à couper de la réalité : forme de langage utilisée de tout temps, mais magnifiée par son contraste avec d'autres réalisations actuelles plus tonitruantes. Notre sortie des salles obscures dans le fracas de la circulation sera d'autant plus déroutante.

Nicole Vercueil

Le silence fait partie intégrante du langage cinématographique

Voir aussi les articles consacrés à ces films sur le site : www.pro-fil-online.fr/



2001 : l'Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick

Le western et l'évolution d'un mythe

Pour leur traditionnel séminaire au Rocheton (Seine-et-Marne), les groupes de Paris et d'Issy ont choisi le western et 'l'évolution d'un mythe', une passionnante immersion dans l'histoire américaine, la Bible et les grands noms du cinéma.

La poursuite infernale (1946, John Ford) inspiré par le fameux règlement de comptes à O.K. Corral de 1881 entre les frères Earp, dont l'un est interprété par Henry Fonda, et le vieux Clanton (Walter Brennan) a campé la problématique. Ce film, a souligné Françoise Lods, présente tous les personnages et lieux obligés du western : le héros, bon tireur, le shérif, les cowboys, les méchants, la femme de petite vertu, la femme vertueuse, le barbier etc. De même peut-on y voir de folles cavalcades au milieu de paysages arides, ou l'affrontement final entre le justicier et les méchants embusqués. Le film s'illustre aussi par son 'hors-sujet', habité qu'il est, comme l'opéra et la tragédie, par le désir et par la mort.

L'évolution

Jean Lods a dénombré quatre étapes dans l'évolution des westerns : d'abord le 'classique', de l'origine aux années 40-50 (ex. : *La charge héroïque*, 1949, de J. Ford, avec John Wayne), et le 'baroquisé', tel celui cité plus haut, où des éléments extérieurs viennent enrichir la trame traditionnelle. Puis il y eut le 'surwestern' qui a cherché à se justifier par un intérêt supplémentaire, esthétique, moral ou autre, jusqu'aux années 50-60 (*Le train sifflera trois fois*, 1952, de Fred Zinnemann, avec Gary Cooper). Enfin, est venu le western 'crépusculaire' marqué par une dégradation des valeurs, du héros comme de la société dans laquelle il vit : par exemple, *Pat Garrett et Billy the Kid*, 1973 (en pleine guerre du Vietnam), de Sam Peckinpah, avec Kris Kristofferson et James Coburn.

Après la projection de *Johnny Guitar* (1954, Nicholas Ray), un western résolument féministe, Jean Wilkowski a insisté sur l'originalité de ce film classique, constamment 'décalé' : couple

Vienna/Johnny (Joan Crawford/Sterling Hayden) atypique, duel au revolver de deux femmes, etc. En soirée, la projection de *Vera Cruz* (1954, Robert Aldrich, avec Gary Cooper et Burt Lancaster) qui se passe au Mexique après la guerre de Sécession, a été commentée par Jean-Michel Zucker.

Les indiens

A propos des Indiens, bien présents dans *La piste des géants* (1930, Raoul Walsh) et *La flèche brisée* (1950, Delmer Dave), Dorcy Erlandson a raconté sa propre expérience d'enfant américaine à une époque où dominait l'idée que les Indiens n'avaient pas de place dans la culture des Etats-Unis. Le projet de terre promise des pionniers, les thèmes religieux de l'Ancien Testament, la présence de quakers, mormons ou méthodistes ont nourri la réflexion proposée par Christine Champeaux ainsi que Sylvie et Robert de Micheaux. *Le convoi des braves* (1950, J. Ford), *Les affameurs* (1952, A. Mann), *La loi du seigneur* (1956, W. Wyler), et *Le fils du désert* (1948, J.Ford) ont illustré cette séquence.

Vers une autre civilisation

Dans *L'homme qui tua Liberty Valance*, 1961 (avec John Wayne, James Stewart, Lee Marvin), analysé par Jacques Champeaux, John Ford a raconté le passage, vers 1860-1910, vers une autre civilisation, montrant que l'histoire de l'Ouest est totalement liée à sa légende.

« Dans l'Ouest, quand la légende l'emporte sur la réalité, on imprime la légende » proclame le rédacteur de la gazette locale.»

Françoise Wilkowski



La Poursuite infernale de John Ford

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Cette adhésion comprend l'abonnement à Vu de Pro-Fil

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Téléphone

Courriel

Tarifs :

Individuel : 30 €
 Couple : 40 €
 Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
 Autre : nous consulter
 Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
 7 l'Aire du Toit
 13127 VITROLLES



Quoi de neuf à Pro-Fil Ile de France ?

Entre autres activités régulières, deux initiatives à noter.



Connaissez-vous 'Champ contrechamp' ? Peut-être simplement comme une annonce lue dans VdP, ou comme une rubrique du site de Pro-Fil. Il s'agit en fait de la concrétisation d'un projet depuis longtemps caressé : la réalisation d'une émission radio régulière sur l'antenne de Fréquence protestante, radio protestante couvrant l'Île de France et partageant le canal (100,7 Mhz) du poste catholique Radio Notre Dame.

Le principe en est simple, et reprend celui du *Masque et la Plume*. Une fois par mois – plus exactement le quatrième vendredi du mois, de 14H00 à 14H30 – une équipe de quatre Profilien(ne)s se retrouve dans le studio de Fréquence protestante et présente, sur le mode du débat, quelques films choisis parmi ceux du

mois venant de s'écouler. Trois films sont ainsi analysés et donnent lieu à des échanges de vue et des prises de bec que l'on voudrait sans doute plus animés, mais cela viendra, nous n'en sommes qu'au début de l'expérience. L'émission du mois de mars a ainsi été consacrée à *Camille Claudel 1915* de Bruno Dumont, *Au bout du conte* d'Agnès Jaoui et *No* de Pablo Larrain. Deux ou trois coups de cœur viennent compléter l'échantillonnage des sorties cinématographiques du mois. Ils constituent de plus une variable d'ajustement permettant de ne pas déborder du gabarit temporel, car les exigences d'une radio sont impératives.

L'expérience a commencé en début 2012, avec deux émissions, l'une en janvier, l'autre en juin. Elle est devenue mensuelle depuis septembre... et devrait continuer pendant longtemps !

Perspectives

Car l'affaire prend de l'ampleur ! Fréquence protestante a signé avec Pro-Fil une convention de collaboration définissant les charges et obligations réciproques. Charges qui devraient s'accroître, car la convention prévoit que des émissions spéciales pourraient être organisées à l'occasion d'événements particuliers. Première application de cette clause : le Festival de Cannes. Pro-Fil en assurera la couverture en direct pour Fréquence protestante par le moyen d'une liaison téléphonique quotidienne de trois minutes.

Protestants en fête

Reste à parler du grand événement de cet automne qui, sous le titre de 'Protestants en fête', rassemblera à Paris du 27 au 29 septembre la communauté protestante de la région parisienne... et d'ailleurs. Le cinéma y sera présent à travers trois manifestations : un concours de (très) courts métrages, une *Master class* et une table ronde, cette dernière étant organisée et animée par Pro-Fil. Sa durée sera d'une heure et demie. Y seront présentés et analysés par extraits deux films ayant été couronnés par le Jury œcuménique de Cannes et traitant de l'espérance, thème général de 'Protestants en fête' : *L'homme sans passé* d'Aki Kaurismäki et *Carnets de voyage* de Walter Salles. Quatre participants animeront cette table ronde, l'ensemble étant coordonné par un modérateur, qui reste encore à trouver, mais dont on espère qu'il sera suffisamment médiatique pour attirer le public.

Jean Lods

Toutes les émissions peuvent être écoutées sur www.pro-fil-online.fr rubrique "radio".

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros (pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Téléphone

Ville

Courriel

Pour m'abonner à Vu de Pro-Fil, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil
7 L'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

Infos Marseille

Samedi 11 mai à 9h.30 : cycle 'Mémoire et cinéma' à la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (Aix en Provence).
Thème de cette année : 'Les dysfonctionnements de la mémoire'. Pro-Fil a présenté des extraits de *L'homme sans passé* (A. Kaurismäki) et *2001, l'Odyssée de l'espace* (S. Kubrick)

La Nuit de l'Ethique prévue le 31 Mai a été annulée.

15 et 16 juin : week-end annuel du groupe de Marseille à La Baume-les-Aix. Thème : 'Le nouveau cinéma argentin'

Le paradis à Cluny

Près d'une cinquantaine de profiliens avaient rallié à la mi-avril, ainsi qu'ils l'avaient fait depuis quelques années, le lieu-dit Cluny, dans la vallée de Valleraugue. Ce fut moins pour savourer les premières douceurs du printemps que pour affronter dans l'obscurité de la salle voûtée, Marcel Carné et «les enfants du Paradis». L'entreprise était audacieuse, de consacrer tout un weekend end à ce film, et seulement à lui. (mis à part un petit intermède récréatif le samedi soir). Mais la matière ne manqua pas, et son traitement préalable fut fort opportun. A savoir, visionner une première fois le film, après que l'auditoire eut été invité à faire son choix parmi trois centres d'intérêt distincts, en y consacrant toute son attention. Trois «ateliers» de travail se réunirent ensuite, où chacun apporta sa contribution, avant qu'une mise en commun permit, tout au long du dimanche, extraits du film à l'appui, de dégager la richesse multiforme de l'œuvre. : dialogues et scénario dus à Jacques Prévert, décors, musique, technique visuelle du récit... Il s'avéra que la formule choisie méritait d'être retenue, que ce fut à Cluny ou ailleurs, pour l'avenir.

Jacques Agulhon

Site internet

Le site nouveau est arrivé ! Toutes les pages ne sont pas encore parfaites. N'hésitez pas à nous envoyer vos remarques et suggestions et à signaler d'éventuelles erreurs en utilisant le formulaire de contact. L'adresse du site reste inchangée : www.pro-fil-online.fr

Les + sur le site

- Prix du jury œcuménique d'Oberhausen 2013
- Les dernières émissions radio Champ-Contrechamp
- Prix du jury interreligieux Nyon 2013
- Prix du jury interreligieux Fribourg 2013
- Toutes les critiques sur les films vus au Festival de Cannes (Page "Cannes" dans les jurys œcuménique).



web

Crédits Photos

Page titre : © Festival de Locarno 2013, © Berlinale 2013, © Festival des 3 continents Nantes 2013, © Festival du court-métrage Clermont-Ferrand 2013, © Festival de Cannes 2013, © Festival Entrevues de Belfort 2012, © Semaine de la Critique Cannes 2013, © Quinzaine des réalisateurs, Cannes 2013, © Festival du court-métrage Fréjus 2013, © CINEMED 2012, © Cinéma du réel 2013.

Page 3 : © Denis Gheerbrant
Page 4 : © Carole Bethuel
Page 5 : © Les Films du Losange
Page 6-7 : © ARP Sélection
Page 8 : source : Allociné
Pages 9-10 : © Daniel Béguin
Page 11 : © ASPAS, Tusékoï
Page 12 : © Ciné-Festival en Pays de Fayence

Page 13 : © CINEMED
Page 14 : © Cinéma du réel
Page 15 : © Graphisme : Galia Sandrine
Page 16 : D.R.
Page 17 : © Les Grands Films Classiques
Page 18 : © FPF
Page 19 : © Présence Protestante
Page 20 : © Pyramide Distribution

Présence Protestante

Dimanche 16 juin de 10h00 à 10h30

**Trois pasteurs du Sri Lanka (1/2)
Le temps de la guerre civile**

En juillet 1983, un véritable pogrom est lancé, avec la complicité du gouvernement, contre la minorité tamoule du Sri Lanka, c'est le Black July.



Duleep de Chickera et Joshua Ratnam

Séminaire Sommières 12-13 Octobre

FRONTIÈRES

Notre thème de cette année portera sur un concept visible et invisible, très présent plus qu'on le croit, dans de nombreux films.

La *frontière*, définition géographique et politique : c'est la limite séparant deux Etats, par extension la limite d'un territoire. Mais, le terme exprime analogiquement une séparation plus vague, comme les frontières linguistiques, les frontières culturelles. Dans le domaine affectif et psychologique, les frontières existent. Entre le rêve et la réalité, entre la vérité et le mensonge : où sont les limites ? Le cinéma traduit tout cela ! Avec des extraits mais aussi quelques longs métrages, nous vous convions à un voyage dans le temps et l'espace.

A. Le Goanvic

GILLES JACOB PRÉSENTE

Theo Angelopoulos
Olivier Assayas
Bille August
Jane Campion
Youssef Chahine
Chen Kaige
Michael Cimino
David Cronenberg
Jean-Pierre & Luc Dardenne
Manoel De Oliveira
Raymond Depardon
Atom Egoyan
Amos Gitai
Hou Hsiao-hsien
Alejandro González Iñárritu
Aki Kaurismäki
Abbas Kiarostami

LE FILM ANNIVERSAIRE
DU FESTIVAL DE CANNES

chacun son cinéma

Une déclaration d'amour
au grand écran

Takeshi Kitano
Andrei Konchalovsky
Claude Lelouch
Ken Loach
David Lynch
Nanni Moretti
Roman Polanski
Raoul Ruiz
Walter Salles
Elia Suleiman
Tsai Ming-liang
Gus Van Sant
Lars Von Trier
Wim Wenders
Wong Kar Wai
Zhang Yimou

PRODUIT PAR LE FESTIVAL DE CANNES
ET ELZÉVIR FILMS

avec le concours du Centre National de la Cinématographie
avec le soutien de la PRG, du Canal + et de L'Oréal
en association avec Studio Canal et Arty
avec le soutien de Télérama, L'Écran et de France

inter le Monde Télérama

PYRAMIDE

CHACUN SON CINEMA

(2007 - 2h)

FICHE TECHNIQUE

Réalisateurs et titres de films : Theo Angelopoulos (*Trois minutes*), Olivier Assayas (*Recrudescence*), Bille August (*The Last Dating Show*), Jane Campion (*The Lady Bug*), Youssef Chahine (*47 ans après*), Kaige Chen (*Zhanxiou Village*), Michael Cimino (*No Translation Needed*), Ethan & Joel Coen (*World Cinema*), David Cronenberg (*At the Suicide of the Last Jew in the World in the Last Cinema in the World*), Jean-Pierre & Luc Dardenne (*Dans l'obscurité*), Manoel de Oliveira (*Rencontre unique*), Raymond Depardon (*Cinéma d'été*), Atom Egoyan (*Artaud Double Bill*), Amos Gitai (*Le Dibbouk de Haifa*), Alejandro González Iñárritu (*Anna*), Hou Hsiao-hsien (*The Electric Princess House*), Aki Kaurismäki (*La fonderie*), Abbas Kiarostami (*Where is my Romeo ?*), Takeshi Kitano (*One Fine Day*), Andrei Konchalovsky (*Dans le noir*), Claude Lelouch (*Cinéma de Boulevard*), Ken Loach (*Happy Ending*), David Lynch (*Absurda*), Nanni Moretti (*Diaro di uno spettatore*), Roman Polanski (*Cinéma érotique*), Raoul Ruiz (*Le don*), Walter Salles (*A 8944 km de Cannes*), Elia Suleiman (*Irtebak*), Tsai Ming-liang (*It's a Dream*), Gus Van Sant (*First Kiss*), Lars von Trier (*Occupations*), Wim Wenders (*War in Peace*), Wong Kar-Wai (*I Travelled 9000 km To Give It To You*) Zhang Yimou (*En regardant le film*) ; Distribution France : Pyramide Distribution.

MOTIVATION

Pour le soixantième anniversaire du Festival de Cannes, Gilles Jacob a demandé à trente-deux des plus prestigieux réalisateurs de notre temps un court métrage de trois minutes chacun, illustrant leur déclaration d'amour au cinéma. La salle de cinéma était le sujet ou le cadre de l'action.

ANALYSE

S'exprimer en trois minutes sur un sujet aussi peu délimité est un exercice périlleux et toutes les productions n'atteignent pas le même niveau, mais chacune présente un vif intérêt et quelques unes sortent brillamment du lot. Certaines seront citées ici.

On constate avec étonnement qu'il est fréquemment facile d'identifier l'auteur du court grâce à son style, ses éclairages, sa musique, ou son sujet : les frères Dardenne s'intéressent à un jeune voleur qui rencontre la main de sa victime cherchant son mouchoir dans son sac, elle se cramponne alors à lui avec tendresse et essuie ainsi ses larmes ; Aki Kaurismäki peint des fondeurs, comme les murs qui les entourent, en différents tons de bleu avec des touches rouge vif ; Ken Loach se reconnaît à sa manière de traiter avec humour la complicité père-fils ; Raymond Depardon filme en plans fixes un *Cinéma d'été* sur les toits d'Alexandrie. Par contre quelques registres inattendus et cependant pouvant être très touchants apparaissent : Miguel De Oliveira, revenu aux cartons de l'époque du muet, imagine une *Rencontre unique* entre Khrouchtchev et le Pape sur le terrain de la dimension commune du tour de taille ; Wim Wenders dans *War in Peace* montre les visages apeurés d'enfants congolais devant des images de guerre dans un cinéma de brousse en plein air.

Dans la plupart de ces réalisations, on voit ou on entend des films évoqués sur les écrans des salles qui servent de

cadre, ce sont des hommages à d'autres réalisateurs. Par exemple *Anna* de Alejandro González Iñárritu nous livre quelques extraits du *Mépris* de Jean-Luc Godard, mais ce merveilleux court métrage a bien d'autres atouts dans sa main : la délicatesse, l'émotion, les images, la chute du récit, tout se conjugue pour nous enchanter. Pour le spectateur, une curiosité, qui alimente encore son intérêt, consiste à déterminer, à l'aide de brèves images ou même de quelques dialogues ou encore d'un air devenu populaire, le titre du film cité.

Un autre sujet a retenu l'attention de plusieurs cinéastes : le projectionniste. Représenté souvent avec humour, il se trouve dépassé par la technique dont il est responsable. En cela il rappelle, non seulement certains films comme *Hellzapoppin* de Henry C. Potter (1941), mais aussi les déboires des projectionnistes bénévoles dans les réunions amicales.

La Rose pourpre du Caire de Woody Allen (1985) ou *Sherlock Junior* de Buster Keaton (1924) utilisaient une certaine perméabilité entre la salle de cinéma et l'écran en faisant traverser ses personnages-spectateurs pour intervenir dans le récit. Ce procédé se retrouve dans *Trois minutes* de Theo Angelopoulos qui fait rentrer un de ses personnages dans un de ses films précédents, *L'apiculteur* (1986).

Malgré de fréquents recours à l'humour, un certain pessimisme domine dans l'ensemble des courts. Les salles occidentales sont représentées souvent vides, des vieillards les maintiennent, ou bien à l'abandon, délabrées, désaffectées. Par contre dans les pays moins industrialisés, l'Alexandrie de Depardon ou les représentations africaines, la débrouillardise des amoureux du cinéma supplée au manque de moyens et le cinéma reste une fête.

Nicole Vercueil

Dans le cadre d'une collaboration avec le site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur pro-fil-online.fr toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 15 : *Les Chevaux de Dieu* (Nabil Ayouch) - *La Fille de nulle part* (Jean-Claude Brisseau) - *La Poussière du temps* (Theo Angelopoulos) - *Elefante blanco* (Pablo Trapero) - *Cinq caméras brisées* (Emad Burnat et Guy Davidi) - *Les Voisins de Dieu* (Mehmet Yaesh) - *Au bout du conte* (Agnès Jaoui) - *À la merveille* (Terrence Malick) - *Spring Breakers* (Harmony Korine) - *Sugar Man* (Malik Bendjelloul) - *Camille Claudel 1915* (Bruno Dumont) - *La Maison de la radio* (Nicolas Philibert) - *NO* (Pablo Larrain) - *Pietà* (Kim Ki-duk) - *Le premier homme* (Gianni Amelio) - *Stories We Tell* (Sarah Polley) - *The Grandmaster* (Wong Kar-wai) - *Hannah Arendt* (Margarethe Von Trotta) - *Quartet* (Dustin Hoffman)